

HOMÉLIE 2

«Je rends pour vous à mon Dieu de continuelles actions de grâces. à cause de la grâce de Dieu, qui vous a été donnée en Jésus Christ; car en lui vous avez acquis tous les genres de richesses.»

1. L'exhortation qu'il adresse aux autres quand il dit : «Que vos prières se répandent en présence de Dieu avec actions de grâces,» Paul s'y conforme le premier, nous apprenant à commencer toujours par de semblables paroles, à rendre avant tout grâces à Dieu. Rien ne lui plait autant, en effet, que la reconnaissance, soit pour nous, soit pour nos frères. Aussi l'Apôtre débute-t-il par là dans presque toutes ses épîtres; mais ici c'était plus nécessaire que partout ailleurs. Celui qui témoigne de la reconnaissance atteste un bienfait reçu, il remercie Dieu pour une grâce. Or, une grâce ne suppose pas un droit, n'est pas une récompense ni le paiement d'une dette. Il ne fallait pas se lasser de le dire aux Corinthiens surtout, dont l'esprit était constamment tourné vers ceux qui divisaient l'Eglise. «A mon Dieu.» Son insatiable amour le fait s'approprier le bien de tous par excellence; ce qui du reste était ordinaire aux prophètes «Dieu, mon Dieu.» Il les engage à suivre cet exemple. Celui qui parle ainsi s'éloigne de toutes les choses humaines, et s'attache de plus en plus à celui qu'il invoque avec tant d'affection; et celui-là peut vraiment parler ainsi, qui se sépare de la terre, pour s'élever incessamment vers Dieu, le préférant à tout, et d'une manière invariable, le bénissant à jamais, non seulement de la grâce qu'il a donnée, mais encore du bien qu'on a pu faire soi-même, s'il arrive qu'on ait profité du don divin. Paul ne se borne pas à dire : «Je rends grâces» il complète ainsi sa pensée : «Sans interruption pour vous,» nous enseignant à témoigner une continuelle reconnaissance à Dieu seul cependant, et non point à d'autres, à cause de la grâce de Dieu.»

Voyez comme il saisit toutes les occasions de les redresser. Si c'est grâce, il n'est pas question d'œuvres; où les œuvres seraient, il ne s'agirait plus de grâce. Du moment donc où vous avez été l'objet d'une grâce, pourquoi vous enorgueillir, et comment expliquer vos prétentions ? «Qui vous a été donnée;» et par qui l'a-t-elle été ? est-ce par moi ou par un autre apôtre ? Nullement, mais par Jésus Christ; et voilà ce que signifie cette parole : «Dans le Christ Jésus.» Que de fois, si vous y faites attention, *dans* est mis à la place de *par*, et n'a pas une signification moins forte. «Car vous avez acquis toute sorte de richesses.» Et par qui ? pourrait-on demander encore. En lui, répond l'Apôtre; et ce n'est pas un bien ordinaire que vous avez acquis, c'est la réunion de tous les biens. Puisque ce sont là les richesses mêmes de Dieu, des richesses qui ne souffrent pas d'exception, qui vous sont venues par le Fils unique, pouvez-vous comprendre quelle est la grandeur de ce trésor ? «Dans toute parole et toute science.» Non la parole humaine, mais la parole de Dieu. Il est une science qui ne parle pas, il est une science qui parle. Beaucoup, en effet, sont instruits de la religion, et ne sont pas en état de l'exposer, semblables à ces hommes qui ne peuvent pas exprimer d'une manière intelligible ce qu'ils ont dans l'esprit. Ce n'est pas ainsi que vous êtes, leur dit Paul, vous avez le don de l'intelligence et de la parole. «Selon le témoignage du Christ qui a été confirmé parmi vous.» Sous la forme de l'éloge et de la reconnaissance, il leur fait une vive leçon. Vous n'avez pas été formés par la philosophie des étrangers, à récole de leurs sages, vous l'avez été par la grâce de Dieu, par l'abondance de sa parole et de la gnose sacrée, de telle sorte que vous puissiez rendre témoignage au Seigneur, c'est-à-dire prêcher sa doctrine. Vous avez eu des signes nombreux, de grands miracles, une grâce au-dessus de toute expression, et la prédication vous a été confiée. Si vous avez donc été confirmés par les prodiges en même temps que par la grâce, pourquoi chanceliez-vous ? – C'est un reproche, et c'est un avertissement. «Si bien que rien ne vous manque en aucun genre de dons.»

Une grave question se présente ici; comment des hommes pourvus d'une instruction aussi magnifique, à qui ne manque aucun genre de dons, sont néanmoins charnels. S'ils étaient tellement instruits dès le principe, beaucoup plus devraient-ils l'être en ce moment. D'où vient donc qu'il leur applique une telle qualification : «Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais bien comme à des hommes charnels ?» (1 Cor 3,1) Que faut-il répondre ? C'est qu'ayant embrassé la foi dès le commencement et reçu tous les dons de la grâce, pour lesquels ils avaient montré tant de zèle, ils étaient tombés plus tard dans l'apathie. Si cette réponse n'est pas la véritable, disons que toutes les paroles citées ne s'adressent pas aux mêmes, que les unes étaient pour les fidèles relâchés et les autres pour ceux qui méritaient de si belles louanges. Qu'ils eussent encore les mêmes dons, lui-même l'atteste : «L'un est-il inspiré dans les saints cantiques, l'autre pénètre-t-il les secrets de Dieu; un autre

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

encore a-t-il le don des langues ou celui de l'interprétation, que tout ait pour but d'édifier ... Que deux ou trois prophètes parlent.» (1 Cor 14,26-29) On pourrait donner une autre explication : l'Apôtre dit ici : tout ce qu'il y a de plus important, comme nous le dirions nous-mêmes en pareille circonstance. Je présume aussi qu'il veut leur faire entendre ce qui le concerne personnellement, comme il le fait dans sa seconde épître à ce même peuple : «Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous en toute patience. Qu'avez-vous eu de moins que les autres Eglises ?» (II Cor 12,12-13) Ou bien il rappelle ce qu'il a lui-même fait, je le répète; ou bien il parle à des hommes éprouvés déjà.

Là se trouvaient des justes en grand nombre, qui s'étaient dévoués au service des saints, et qui furent les prémices de l'Achaïe, ainsi qu'il le déclare en terminant. Du reste, si les éloges ne sont pas absolument l'expression de la vérité, il est parfois utile et sage d'y recourir, parce qu'ils préparent les voies à la parole. Quand on débute sans ménagement par des choses sévères, on détourne les faibles d'écouter la suite de l'enseignement : si les auditeurs sont vos égaux, ils s'irritent; s'ils sont bien au-dessous de vous, ils s'affligent. Pour éviter ce fâcheux résultat, Paul commence par des paroles encourageantes et flatteuses. Au fond, ce n'était pas leur éloge, c'était plutôt celui de la grâce de Dieu. Que leurs péchés eussent été remis, qu'ils fussent justifiés, ils en étaient évidemment redevables à la bonté divine. Aussi développe-t-il avec soin tout ce qui peut faire ressortir cette bonté, pour guérir de plus en plus le mal dont ils sont atteints. «Dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ.» Pourquoi vous troubler et vous abattre, si le Christ n'est pas présent ? Il va paraître, et le jour se lève déjà devant vous. – Quelle sagesse ! Après les avoir éloignés des pensées de la terre, il leur inspire une salutaire frayeur au souvenir du tribunal redoutable, en leur montrant que la fin n'a pas moins d'importance que le commencement. Avec tant de grâces et la pratique même de la vertu; il est nécessaire de ne pas oublier le grand jour. Que de travaux ne faut-il pas subir pour arriver heureusement au terme ?

2. Il parle de la manifestation comme d'une chose certaine, qui ne saurait tarder, qui va se réaliser tout à l'heure, quoiqu'elle soit invisible en ce moment. Sachez prendre patience, les miracles opérés devant vous avaient pour but de vous inspirer ce courage. «C'est lui qui vous affermira jusqu'à la fin, de telle sorte que vous soyez trouvés sans reproche.» Il paraît mitiger ici son langage, mais en se tenant éloigné de toute flatterie. Il ne craint pas de les reprendre, puisqu'il leur dit : «Comme si je ne devais pas me rendre auprès de vous, quelques-uns se sont enorgueillis;» (1 Cor 4,18) il dit encore : «Que désirez-vous ? que je vienne à vous avec la verge, ou bien dans la charité et dans l'esprit de douceur ?» (Ibid., 21); et plus loin : «Voulez-vous éprouver la puissance du Christ qui parle en moi ?» (II Cor 13,3) C'est d'une manière voilée cependant qu'il les accuse : pour leur représenter qu'ils sont encore chancelants, qu'ils ont des reproches à se faire, il leur dit que Dieu les affirmera, qu'ils seront sans crime. Considérez, je vous prie, comme il les ramène sans cesse au nom de Jésus Christ. Pas de nom d'homme, d'apôtre ou de maître, toujours ce nom bien-aimé; c'est comme si Paul se disposait à les arracher à l'empire d'une lourde ivresse. Dans aucune autre épître le nom du Christ n'est aussi souvent consigné. Ici vous le voyez à chaque instant reparaître, le préambule est en quelque sorte formé de ce nom divin.

Revenez sur ces expressions : »Paul, apôtre par la vocation de Jésus Christ, à ceux qui sont sanctifiés en Jésus Christ, qui invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ; grâce à vous et paix de la part de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus Christ. Je bénis mon Dieu pour la grâce qui vous a été donnée dans le Christ Jésus, selon le témoignage du Christ qui a été confirmé parmi vous; dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ, il vous affirmera, il vous mettra à l'abri de toute accusation pour le jour de notre Seigneur Jésus Christ.» Paul ajoute encore : «Fidèle est Dieu, par qui vous avez été appelés à la société de son Fils Jésus Christ notre Seigneur. Or, je vous conjure par le nom de notre Seigneur Jésus Christ.» Comme le nom du Christ est répété sans cesse ! Il est évident, pour un insensé même, que l'Apôtre n'agit pas ainsi sans motif et sans but. Par la fréquente répétition de ce nom, il dissipe et détruit les humeurs funestes, il achève de combattre la maladie. «Fidèle est Dieu, par qui vous avez été appelés à la société de son Fils.» Oh ! que c'est là une grande chose ! quelle n'est pas la grandeur de ce don ! Vous êtes appelés à la société du Fils unique, et vous allez vous attacher aux hommes ! Quoi de plus déplorable et de plus dégradant ? Qui vous a donc appelés ? Le Père. – Comme il faisait souvent intervenir le Fils au nom et par l'autorité du Père, c'est à celui-ci maintenant qu'il attribue la vocation, ne voulant pas qu'on s'imagine qu'il admette une infériorité quelconque. – Ce n'est pas tel ou tel, c'est le Père lui-même qui vous a appelés; c'est encore lui qui vous a comblés de richesses. Vous n'avez fait que répondre à son appel, et vous n'êtes pas venus de vous-mêmes.

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Que signifie cette expression : « Dans la société de son Fils ? » Paul vous répond clairement ailleurs, écoutez : « Si nous avons part à ses souffrances, nous aurons part à sa royauté; si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui. » (II Tim 2,12) C'est une grande chose qu'il vient de dire, aussi l'appuie-t-il d'un raisonnement plein de force et d'élévation : « Dieu est fidèle, » ce qui veut dire vrai. S'il est vrai, il accomplira ses promesses; or, il nous a promis de nous faire entrer en société avec son Fils unique, et tel est le but de notre vocation, laquelle de sa part est sans repentance, tout comme les grâces et les dons qu'il nous a faits. L'Apôtre met en avant ces considérations, afin que les disciples ne tombent pas dans le désespoir quand viendront les accusations véhémentes. Les divines promesses ne peuvent manquer de se réaliser, à moins que nous n'ayons absolument résolu de secouer le joug, à l'exemple des Juifs, qui repoussèrent les biens que Dieu leur offrait en les appelant. Ce n'est pas à lui, certes, qu'ils pouvaient s'en prendre, mais bien à leur propre aveuglement; car, en refusant ce qu'il voulait leur donner, ils s'exclurent eux-mêmes: Les eût-il appelés à de rudes et pénibles travaux, qu'ils n'auraient pas été pour cela dignes de pardon; mais ils auraient eu du moins ce prétexte. Qu'auront à dire alors pour leur justification ceux qui n'accourent pas quand ils sont appelés à la purification, à la justice, à la sanctification, à la rédemption, à la grâce, à la filiation divine, à ces biens qui nous ont été préparés et que l'œil n'a pas vus ni l'oreille entendus quand c'est Dieu qui les appelle, et qui les appelle par lui-même ?

Que personne donc n'accuse Dieu. Ce n'est pas la faute de celui qui appelle si la foi n'est pas embrassée, c'est la faute de ceux qui la repoussent. – Mais il eût dû, nous dira-t-on, forcer la volonté des hommes. – Assurément non; Dieu n'agit pas par la contrainte ou la nécessité. Et quel est celui qui nous fait violence pour nous entraîner malgré nous aux honneurs, aux couronnes, aux festins, aux fêtes ? Personne, n'est-ce pas ? car ce serait nous faire injure. C'est malgré soi qu'on est précipité dans la géhenne; mais il faut le vouloir pour entrer dans le royaume : on vous lie pour vous jeter au feu, on est sourd à vos plaintes; mais vous ne sauriez être admis de la même façon au séjour du souverain bien. Ce bien lui-même nous deviendrait odieux s'il ne nous laissait pas libres, si nous n'y venions pas spontanément et d'un cœur joyeux.

3. Et comment se fait-il, nous demandera-t-on, que tous les hommes ne le choisissent pas ? – Cela tient à leur propre faiblesse. – Et pourquoi Dieu ne les a-t-il pas délivrés de cette faiblesse même ? – Pourquoi les en aurait-il délivrés, vous demanderai-je à mon tour ? Est-ce qu'il n'a pas déployé devant eux le spectacle de la création, qui ne cesse de leur enseigner son amour et sa puissance ? « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » (Ps 18,2) Ne leur a-t-il pas envoyé ses prophètes, fait entendre son appel, donné des témoignages d'honneur et fait voir ses miracles ? Ne leur a-t-il pas donné la loi écrite et la loi naturelle, envoyé son Fils et puis les apôtres, en faisant éclater de nouveaux prodiges ? Ne les a-t-il pas menacés de l'enfer et ne leur a-t-il pas promis le ciel ? Ne fait-il pas chaque jour lever son soleil pour eux ? ses commandements, enfin, ne sont-ils pas tellement faciles que plusieurs en ont dépassé les prescriptions par la surabondance de leur philosophie ? « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie point fait ? » (Is 5,4) – Il fallait qu'il nous accordât, direz-vous peut-être, une gnose et une vertu naturelles. – Qui parle ainsi ? Est-ce un gentil, est-ce un chrétien ? L'un et l'autre, mais non dans les mêmes vues; l'un se proposant la science, et l'autre la vie. Je répondrai d'abord à notre frère; car nous ne devons pas avoir souci des étrangers comme des membres de notre famille. Que prétend donc le chrétien ? Que la science de la vertu devait être gravée dans notre nature ? Dieu n'a pas manqué de l'y graver; et comment connaîtrions nous sans cela les choses que nous devons faire et celles que nous devons éviter ? Quelle serait la raison d'être des lois et des tribunaux ? Mais ce n'est pas la connaissance, c'est l'action même qu'il eût dû nous communiquer. – Et de quoi vous eût-il récompensé dans ce cas, si tout fût venu de lui-même ?

Dites-moi, quand le gentil et vous avez commis la même faute, Dieu voua inflige-t-il le même châtement ? Non, n'est-ce pas ? car vous avez de plus que lui la connaissance de la religion. Maintenant donc, si quelqu'un venait vous dire que la gnose n'établit entre le gentil et vous aucune différence, ne seriez-vous pas révolté de cette proposition ? Pour moi, je n'en doute point, puisque vous auriez à répondre que le gentil pouvait acquérir comme vous la connaissance, et qu'il ne l'a pas voulu. S'il prétendait alors que le Créateur aurait dû faire de cette connaissance un apanage de notre nature, ne le tourneriez-vous pas en dérision, et ne lui diriez-vous pas : Que ne faisiez-vous les recherches et les efforts que j'ai moi-même faits ? Vous le combattiez avec une pleine assurance, et vous déclareriez qu'il est de la dernière absurdité de récriminer contre Dieu, parce qu'il n'a pas déposé dans notre nature la gnose sacrée. Et vous parleriez de la sorte, par la raison que vous seriez complètement en règle sous

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

ce rapport. Eh bien, si votre vie ne laissait pas plus à désirer que votre croyance, vous ne soulèveriez pas non plus de pareilles questions; c'est votre indolence à l'endroit de la vertu qui vous fait tenir ces discours insensés. Comment une nécessité subie pouvait-elle devenir un bien ? Il serait donc arrivé que les bêtes nous auraient disputé le prix de la vertu, puisque quelques-unes l'emportent sur nous en tempérance. – J'eusse mieux aimé cependant, insisterez-vous encore, être bon par nécessité sans espoir de récompense, que d'encourir un éternel châtement en abusant de mon libre arbitre. – La nécessité, je l'ai dit, ne saurait jamais s'accorder avec l'idée du bien.

Si vous ignorez ce que vous devez faire, montrez-nous en quoi, et nous vous enseignerons ce qu'il vous importe de savoir; si vous connaissez, au contraire, le mal de la concupiscence, pourquoi ne fuyez-vous pas le mal ? – Je n'en ai pas la force, me répondrez-vous. – Tant d'autres qui ont accompli des œuvres bien supérieures s'élèveront contre vous, et vous fermeront la bouche avec d'autant plus d'autorité. Peut-être n'êtes-vous pas chaste vis-à-vis même de votre femme; songez alors à celui qui vit seul et pratique la virginité. Qu'avez-vous à dire pour votre défense, quand vous ne gardez aucune mesure, tandis qu'il s'affranchit de tout ? Mais je n'ai pas le même tempérament ni la même volonté. – Votre volonté seule est en faute, et vous n'avez pas à prétexter l'impossibilité; car je vous montre que tous sont aptes à pratiquer la vertu. Ce qu'un homme ne saurait faire, il ne le fera pas sous le coup de la nécessité; s'il le fait dans ce cas, il prouve qu'il est coupable en ne le faisant pas dans le cas contraire.

Prenons un exemple : Quand on est revêtu d'un corps, il est bien impossible de voler et de s'élancer vers le ciel. Qu'un roi le commande sous peine de mort, en disant : Les hommes qui ne voleront pas seront hachés ou brûlés, ou subiront tel autre supplice non moins grave; quelqu'un obéira-t-il ? Non certes; et cela, parce que la nature s'y refuse. Si ce roi portait un semblable décret concernant la chasteté, déclarant que les impudiques seront punis, jetés au feu, frappés de verges, soumis à mille tourments, est-ce que beaucoup ne se conformeraient pas à cet ordre ? – Non, me répliquerez-vous, puisqu'il est une loi qui défend l'adultère, et que tous ne la respectent pas. – Ce n'est pas assurément qu'ils ne craignent, et beaucoup; mais ils espèrent que leur conduite ne sera pas connue. Si le législateur et le juge devaient en être témoins, la crainte serait assez forte pour étouffer la passion.

Supposons une nécessité moins redoutable : que cet homme soit entraîné loin de l'objet aimé, qu'on le jette dans les chaînes; il pourra le supporter, et ne rien éprouver de funeste. Ne disons donc pas que la nature a fait l'un bon et l'autre mauvais. Celui qui serait bon par nature serait dans l'impossibilité de se pervertir, comme aussi l'homme mauvais par nature ne pourrait jamais s'amender. Nous voyons cependant des conversions rapides, des changements qui consolent, des chutes qui effraient. Ce n'est pas seulement dans l'Écriture qu'on aperçoit de tels exemples, des publicains qui se font apôtres, des disciples qui trahissent, des courtisanes qui deviennent des femmes pleines de modestie, des larrons qui se distinguent dans le bien, des mages qui adorent, des impies qui deviennent des modèles de piété, et dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament; c'est chaque jour encore que de telles choses ont lieu. Or, si cela tenait à la nature, un changement ne se concevrait pas; nous sommes passibles par nature, et la meilleure volonté ne fera pas que nous devenions impassibles : ce qui est tel par nature l'est invariablement. Personne n'a jamais pu s'abstenir du sommeil, s'affranchir de la corruption et devenir incorruptible, se mettre à l'abri de la faim de manière à ne plus la ressentir. Aussi, n'en n'accuse-t-on personne et ne nous le reprochons-nous pas à nous-mêmes. Quand on accuse quelqu'un on ne lui dira certes pas : Être corruptible et passible ! On formulera tout autrement son accusation, on lui jettera à la face des faits caractérisés, l'adultère, la fornication, un crime quelconque; on ira même jusqu'à le traduire devant les juges pour qu'ils le châtent, ou rendent honneur à une conduite opposée.

Puis donc que notre manière d'agir réciproque, ce que nous éprouvons devant les tribunaux, ce que nous consignons dans les lois, les condamnations que nous prononçons contre nous-mêmes, quand nul autre ne se porte pour accusateur, l'apathie qui nous détériore, la crainte qui nous ramène au bien, les magnifiques exemples que les autres nous donnent en s'élevant au sommet de la philosophie; puisque tout cela, dis-je, nous démontre qu'il dépend de nous de pratiquer la vertu, comment cherchons-nous pour la plupart à nous leurrer nous-mêmes par de vaines excuses et d'insipides raisonnements, qui, bien loin de nous concilier l'indulgence, aggravent notre châtement ? Ah ! nous devrions plutôt avoir devant les yeux le jour redoutable et nous adonner pleinement au bien, afin d'obtenir, après de légers labeurs, les incorruptibles couronnes. Ce que vous dites ne vous servira de rien; tous les pécheurs seront condamnés par ceux de leurs frères dont la vie fut l'opposé de la leur, l'homme sans pitié par

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

l'homme de miséricorde, le méchant par celui qui est bon, l'insolent par le modeste, le jaloux par l'homme généreux, l'ami de la vaine gloire par l'ami de la sagesse, le paresseux par le diligent, l'impudique par le chaste. Voilà de quelle façon Dieu disposera notre jugement; il nous mettra tous en présence, louant les uns, maudissant les autres. Que nul de ceux qui sont ici présents ne soit plus tard du nombre des malheureux voués aux supplices; que tous prennent place parmi ceux qui seront couronnés et qui recevront le divin royaume, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et ton jours, et dans les siècles des siècles. Amen.